

– Bonjour, Messire Bouline ! vous accoste d’une voix rocailleuse et mûre le père Dafot.

– Bonjour, Messire Dafot ! le saluez-vous.

– Je suis désolé de ne pas avoir eu le temps de vous rencontrer plus tôt, mais vous savez... les affaires m’en demandent tellement.

– Je comprends tout à fait.

– Éva m’a parlé de vous. Elle m’a dit que vous étiez brillant.

– C’est trop d’honneur. Je ne fais que mon métier, répondez-vous en vous amusant qu’Éva vous flatte déjà auprès de son père.

Il se met à marcher pour vous éloigner des différents groupes.

– Voyez-vous, reprend-il, Wilhem était un con.

– ...

– Un vrai. Il était fort compétent dans son métier, le meilleur comptable que nous ayons jamais eu, mais c’était un con, avec toute la brochette de bêtises qui va avec. Je ne suis évidemment pas en train de vous faire un aveu de culpabilité mais simplement en train de vous donner des éléments pour comprendre sa mort, éventuellement son assassinat.

– Éventuellement ?

– Oui, cela ne m’étonnerait pas qu’il ait eu une mort tout aussi conne que lui. Qu’il se soit pris un « couteau perdu ».

– À ce point !

– Oui, cela lui ressemblerait bien. Mais bon, passons. Éva m’a aussi indiqué que vous feriez le voyage aux monts du Syral avec nous. Soit, l’idée que vous soupçonniez quelqu’un du voyage ne me sied guère, mais bon, passons, vous savez vous battre ?

– Oui, me défendre, tout du moins.

– Très bien. Je préfère cela car il semble que certaines contrées que nous allons traverser aient perdu leur stabilité, mais bon, passons. Je vous invite à ne pas jouer un grand spectacle de héros quand vous aurez démasqué le meurtrier et à venir m’entretenir avant tout. Est-ce clair ?

– Limpide. Mais je n’aurai peut-être pas le choix.

– Vous le prendrez alors. Il me serait désagréable, quoique, de vous livrer au duc de Ruffieux, mais bon, passons !

– ...

– C’est important de fixer les règles dès le départ, ça évite les malentendus. Maintenant que c’est fait, dites-moi, alors ? C’est

vraiment vrai que vous avez troussé la Judith de Ruffieux ? Une rumeur a dit qu'elle a couiné à en faire trembler les murs du fort. Mouhahaha. Il vous en veut, le duc, il vous en veut à mort ! Mais c'est bien fait pour sa gueule de vieux prétentieux. Elle était vierge ? Non, ne me dites pas qu'elle n'était pas vierge !

– C'est vrai, il m'en veut. Mais vous vous trompez. Judith est très silencieuse, elle ne fait qu'haler.

– Vous me plaisez, Messire Bouline ! Mais ne laissez pas ma curiosité ainsi. Alors ? Elle l'était ?

– Qui était quoi, père ? interrompt Sonia.

– Ah... euh... Ma chérie ! Tu connais Messire Bouline ?

– Oui, oui, nous avons été présentés. Alors ? Qui était quoi ?

– Qui était quoi où ?

– Père, je déteste quand vous faites ceci !

– Quoi donc ?

– Vous veniez de demander à Messire Bouline « elle l'était ? ».

– Quand ?

– Il y a quelques instants.

– Où ?

– Ici, évidemment !

– Et j'ai dit quoi ?

– Oh, père ! Vous m'énervez au plus haut point ! Messire Bouline, de quoi parliez-vous ?

Être pris à parti demande à chaque fois une réflexion rapide. Certes, par défaut, il vous est coutumier de vous abstenir de répondre et de rentrer dans le jeu. Cela vous permet de passer pour quelqu'un de diplomate et discret, et de garder un poste de spectateur. Mais là, la situation implique une autre réflexion. Il peut être intéressant de tisser des liens avec le père ou avec la fille. C'est un détail, une anecdote, mais vous aviez appris, à force de rencontres, que les comportements des autres étaient souvent déterminés par la prise en compte de petits détails. Un simple regard fuyant lors d'une poignée de main peut faire un a priori indélébile dans les comportements de l'autre. En jouant le jeu de la fille, étant assez jeune pour être encore rebelle vis-à-vis de son père, cela permettrait de fonder quelques bases pour une meilleure relation avec elle. D'un autre côté, les jeunes filles sont souvent sensibles aux hommes qui ont quelque chose de leur père aussi.

– De quoi parlez-vous, Sonia ? répondez-vous.

– Oh ! Vous êtes tous pareils ! Je vous laisse à vos discussions ! dit-elle en tournant les talons.

Le père Dafot regarde sa fille s'éloigner et se tourne vers vous en affichant un large sourire et des yeux pétillants.

– Alors ?

– Pas plus que sa mère, répondez-vous doucement, avec un rictus.

– Comment ?... Mais que voulez-vous di... Nooooo ! Mouaaa ! La mère aussi ! Là ! là ! là ! Vous m'impressionnez, Messire Bouline !

Tout le monde s'est arrêté de parler pour se tourner vers vous quand le père Dafot a gueulé « ça me troue le cul ! ». Puis il s'est raclé la gorge, et tout le monde est retourné à ses affaires.

– Wilhem avait des ennemis ?

– Évidemment, mon cher Arthur, évidemment. Disons qu'il y avait beaucoup de gens qui ne l'aimaient pas, mais il ne s'en rendait pas compte.

– Il était trop con, c'est cela ?

– Exactement, trop con pour voir sa connerie. Peut-être est-ce même la définition de la connerie, mais passons.

– Mais y avait-il alors des personnes avec qui cela passait bien ?

– Oui, Maître Frant et Tamos. Tamos est trop naïf et gentil. Il donne toujours à l'autre une chance d'être meilleur, il n'arrive pas à condamner, ou tout du moins, éviter l'ignorance bête, donc ce n'était pas vraiment de l'amitié mais plutôt une sorte de compassion ou d'effort. Quant à Maître Frant, hum... Comment dire... Maître Frant..., il...

– On m'appelle ? demande soudain Maître Frant en semblant apparaître de nulle part.

– Ah, vous voilà, Frant ! Quand on parle du loup !

– Il sort du buisson ! s'exclame Maître Frant.

– Euh... Au-delà du respect que je vous dois, Maître, c'est du bois que sort le loup, pas du buisson, dites-vous le plus humblement possible.

– Oui mais pas tous les loups ! Il y a les loups stupides qui sortent du bois de façon frontale, et les loups malins qui sortent du buisson sur le côté ! vous répond-il de son large sourire presque fanatique.

– Frant, toujours le mot pour rire ! Ne faites pas attention, Arthur, vous aurez le temps de vous y faire pendant le voyage. J'étais en train d'expliquer qu'il n'y avait que Tamos et vous qui aviez des relations amicales avec Wilhem, et pourquoi.

– Ah ! On lève le voile ! Cela ne m'étonne pas de vous Herbert, répond-il en s'adressant au père Dafot. Oui, effectivement, Tamos donne toujours une chance, sa sensibilité fait qu'il est parcouru d'optimisme avec les personnes qu'il rencontre.

– Quant à vous ? demandez-vous.

– Quant à moi, ce n'est pas le cas. Moi, j'étudie. Autant vous dire que Wilhem était un sujet d'étude particulièrement intéressant. Sa bêtise avait quelque chose de génial. Ou plutôt, disons que la vie avait testé et dépassé par son biais les frontières reculées de la stupidité, une sorte d'avant-garde de la connerie. Fort intéressant, ma foi, et sa disparition m'attriste énormément car j'étais sur le point de commencer des tests.

– Ah ? lâchez-vous d'étonnement.

– Ouiiiiii. Il était atteint d'une forme aiguë de phobie sociale qu'il compensait par une sorte de méchanceté agressive et perverse. Le tout, bien évidemment, avec une capacité intellectuelle toute relative et pourtant brillante dans son métier. Et...

– Je suis certain que vous aurez tout le loisir d'expliquer ceci à Arthur durant le voyage, Frant.

– Vous avez raison. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas coupable et en fait, cela ne m'étonnerait pas qu'il se soit tué tout seul, bêtement.

– Mouhaha. J'ai dit à peu près la même chose, Frant !

– Hi ! hi ! hi ! Vous vous rappelez le jour où !... avec le !...

– Mouhaha ! Tout à fait ! Très très fort, ce Wilhem ! Il avait un don, je vous le dis ! Mais passons. Je dois vous laisser. Il faut finir les préparatifs. Messire Bouline, rendez-vous demain, une heure avant l'aube. Vous pourrez finir votre nuit dans la caravane. Prenez des vêtements chauds.

– Très bien, j'y serai, le saluez-vous.

Le père Dafot s'éloigne en vous laissant seul avec maître Frant.

– Herbert Dafot est un personnage d'exception, vous apprendrez à le connaître pendant le voyage. Et en parlant de voyage, je vous invite à préparer des affaires pour les temps très chauds comme pour les temps très froids. Je suppose que vous n'avez jamais

quitté les alentours de Franchepluy ? Tout au plus un village natal au nord, n'est-ce pas ?

– Oui, effectivement..., répondez-vous presque honteux.

– Vous devriez avoir honte de porter l'habit de l'aventurier ! vous lance-t-il d'un ton accusateur.

– Euh...

– Je plaisante, évidemment ! Votre habit est tout ce qu'il y a de plus commun. Bien, ma foi, je vous laisse. À demain ! Et soyez ponctuel car le convoi ne souffre aucun retard.

Tout le monde s'en va petit à petit alors que les serviteurs sont déjà en train de ranger le buffet. Vous demandez votre cape, Louise vous l'apporte et vous la tend. Au même moment, vous sentez une étrange sensation sur la nuque et un frisson vous parcourt le corps. Une sensation extrême d'être observé, le sentiment d'avoir été sondé en une fraction de seconde. Vos muscles se raidissent et vous vous retournez brutalement, instinctivement, en posant la main sur la garde de votre rapière. Rien. Vous scrutez brièvement la salle. Il reste les filles Dafot et divers convives encore en discussion avec le fils. Personne ne prête attention à vous, si ce n'est Louise.

– Messire Bouline ! Tout va bien ?

Vous reprenez rapidement vos esprits pour ne pas passer pour un fou, malgré une sueur glaciale qui grimpe le long de votre colonne.

– Oui, Louise, tout va bien. À demain, répondez-vous d'un sourire crispé.

Vous passez la porte sans demander votre reste. Quelle sensation horrible ! Chacune de vos cellules s'en souvient et semble vouloir la répéter comme un écho. Vous marchez d'un pas rapide en prenant la direction de votre auberge. L'esprit perdu dans un nœud de questions sans réponses, vous trébuchez sur un simple caillou pour vous affaler de tout votre long dans une flaque boueuse. Vous vous relevez rapidement, les paumes de vos mains sont égratignées et douloureuses. Vous reprenez votre marche vers l'auberge pour quitter au plus vite cet endroit.

Vous faites un crochet par le quartier commerçant. Vous préférez suivre les conseils de Maître Frant, au moins pour ne pas avoir à endurer des « je vous l'avais dit ». Vous achetez donc,

entre autres, une nouvelle cape épaisse, des vêtements très légers comme ceux des nomades et une paire de sandales. Au détour d'une ruelle, vous passez aussi chez un docte pour y chercher des informations sur les monts du Syral. Vous y trouvez un petit livre qui semble raconter plus des légendes qu'autre chose mais il semble que se soit l'unique document sur cette région.

Vous rentrez à l'auberge. Vous avez passé votre après-midi en ville. L'excitation du voyage commence à poindre. Vous prenez un bain avant le repas car vous ne savez pas quand sera le prochain. Il y a un brouillard de vapeur dans la chambre. Ghislaine, la servante, verse un dernier seau d'eau bouillante à vos pieds. Vous sentez le courant d'eau chaude remonter le long de vos jambes. Tout ce chemin en si peu de temps. Si loin de vos attaches. Vous vous revoyez à différents moments de votre vie, votre enfance, des scènes anodines, qui pour une raison étrange, sont restées gravées dans votre mémoire au détriment des autres. Vos parents sont loin, très loin, vous ne les avez vus depuis un temps incroyable. Vos frères et sœurs non plus. Vous êtes seul, seul dans un bac d'eau chaude à Franchepluy, prêt à partir pour les monts du Syral. Bref, de vagues souvenirs de votre passé, un présent inconnu et un avenir incertain : l'aventure. Ghislaine entre pour vous reverser de l'eau chaude. Elle a un décolleté opulent qui se découvre lorsqu'elle se baisse.

*Vous lui passez une main... ☞ Allez au **chapitre 8**.*

*Vous vous relaxez sereinement ☞ Allez au **chapitre 9**.*